

LE NÉGATIONNISME EN FRANCE*

Gisèle SAPIRO

Est-ce en raison de sa propension à usurper les signes distinctifs de la démarche scientifique, à savoir le doute envers les dogmes, l'esprit critique, la vérification ? La secte « révisionniste », qu'on préfère désormais désigner par l'appellation plus spécifique de « négationniste », puisque son « révisionnisme » tient dans la négation de l'existence de chambres à gaz destinées à l'extermination d'une partie de la population déportée dans les camps de concentration nazis, a retenu l'attention de nombre d'historiens, et ce en dépit de sa marginalité¹. Dès sa médiatisation à la fin des années 1970, l'entreprise négationniste suscita en effet une série de répliques, dont celles, pionnières, de Georges Wellers², directeur du Centre de documentation juive contemporaine (CDJC), en 1979, puis, l'année suivante, de Nadine Fresco³ et de Pierre Vidal-Naquet⁴ respectivement dans *Les Temps modernes* et dans *Esprit*, suivies d'un essai d'Alain Finkielkraut⁵. En 1987, l'historien Pierre Vidal-Naquet réunissait les articles qu'il avait publiés depuis sept ans sur le phénomène négationniste dans un volume intitulé *Les Assassins de la mémoire*⁶, qui devint aussitôt le livre de référence sur la question. Aux réfutations « à chaud » succèdent à présent des études plus approfondies sur la genèse et la diffusion de « l'idée » négationniste en France, ainsi que sur la spécificité française que constitue son ancrage partiel dans les milieux d'extrême gauche. Alors que Florent Brayard et Nadine Fresco s'intéressent, à travers le personnage de Paul Rassinier, aux origines du

* À propos de Florent BRAYARD, *Comment l'idée vint à M. Rassinier. Naissance du révisionnisme*, préf. de Pierre VIDAL-NAQUET, Paris, Fayard, 1996, 15 × 23,5, 464 p. (Pour une histoire du XX^e siècle) ; Nadine FRESCO, *Fabrication d'un antisémite*, Paris, Seuil, 1999, 14 × 20,5, 802 p., bibliogr., index (La Librairie du XX^e siècle) ; Valérie IGOUNET, *Histoire du négationnisme en France*, Paris, Seuil, 2000, 14 × 20,5, 692 p., bibliogr., index (XX^e Siècle).

1. Voir le numéro spécial de *Relations internationales*, « Négationnisme et révisionnisme », 1991.

2. WELLERS, 1979.

3. FRESCO, 1980.

4. VIDAL-NAQUET, 1980.

5. FINKIELKRAUT, 1982.

6. VIDAL-NAQUET, 1987.

phénomène, Valérie Igounet propose une étude de la diffusion du négationnisme en France des lendemains de la Deuxième Guerre mondiale à nos jours.

Comment devient-on négationniste ? C'est à cette question qu'entendent répondre les ouvrages de Brayard et Fresco, tous deux centrés sur la figure dérangeante du « père fondateur » de ce courant. Dérangeante, voire troublante, la figure de Rassinier l'est à plusieurs titres. Né en 1906 dans le Territoire de Belfort où il passa les deux tiers de sa vie, instituteur, militant de la gauche pacifiste, il a successivement occupé des postes de responsabilité (à l'échelon local) au parti communiste, dont il fut exclu en 1932, à la Fédération communiste indépendante de l'Est, qui rassemblait les dissidents communistes, et qui se lia avec le Cercle démocratique révolutionnaire de Boris Souvarine, puis au parti socialiste de 1934 jusqu'à son exclusion en 1950 à la suite de la parution du *Mensonge d'Ulysse*⁷, livre fondateur du négationnisme. Engagé dans la Résistance malgré son appartenance au courant socialiste pacifiste mené par Paul Faure, dont une fraction opta pour la collaboration avec l'occupant, Rassinier fut arrêté à la fin de 1943 par la Gestapo, torturé, puis déporté à Buchenwald et à Dora, où il resta plus d'un an. Après son retour, frappé d'une invalidité estimée à 100 % + 5 %, qui lui valut une retraite anticipée, il fut brièvement député socialiste à la deuxième Assemblée constituante élue en juin 1946, René Naegelen, le premier de liste, lui ayant cédé sa place. Mais n'ayant pas été réélu, il abandonna la politique et quitta définitivement le Territoire de Belfort pour entamer une nouvelle carrière, celle de polémiste.

Après *Passage de la ligne*⁸, récit de sa déportation publié à compte d'auteur en 1949, Rassinier se lance dans l'essayisme avec *Le Mensonge d'Ulysse. Regard sur la littérature concentrationnaire*⁹. Suivent un recueil d'articles d'analyse économique et géopolitique aux pronostics catastrophistes, *Le Discours de la dernière chance. Introduction à une doctrine de la paix*¹⁰, paru en 1952, sous le parrainage de la revue *La Voix de la paix*, organe du pacifisme intégral, auquel il collaborera régulièrement jusqu'en 1964, un conte autobiographique, *Candasse ou le huitième péché capital*¹¹, sur le modèle de *Candide* de Voltaire, et un pamphlet, *Le Parlement aux mains des banques*, paru en trois livraisons dans le bulletin anarchiste *Contre-courant* de 1955 à 1957¹². En 1953, il avait adhéré à la Fédération anarchiste, qui l'exclut à son tour en 1961, lorsque lui sont révélées les relations que Rassinier entretient avec d'anciens nazis, plus particulièrement avec le S.S. Karl Heinz Priester,

7. Paul RASSINIER, *Le Mensonge d'Ulysse. Regard sur la littérature concentrationnaire*, Bourg-en-Bresse, Éditions bressanes, 1950.

8. ID., *Passage de la ligne, du vrai à l'humain*, Bourg-en-Bresse, Éditions bressanes, 1949.

9. ID., *op. cit.*, supra n. 7.

10. ID., *Le Discours de la dernière chance. Introduction à une doctrine de la paix*, Bourg-en-Bresse, La Voix de la paix, 1952.

11. ID., *Candasse, ou le huitième péché capital*, Blainville-sur-mer, L'Amitié par le livre, 1955.

12. *Contre-Courant* : oct. 1955, nov. 1956, oct. 1957.

son éditeur allemand¹³, qui l'a invité l'année précédente à faire une tournée de conférences en Allemagne devant un public fortement intéressé aux thèses négationnistes de Rassinier. Après avoir réédité, en 1961, *Le Mensonge d'Ulysse* à la Librairie française du journaliste d'extrême droite Henry Coston, Rassinier venait de lui donner une suite, *Ulysse trahi par les siens*¹⁴, chez le même éditeur. C'est dans ses derniers livres, notamment *Le Véritable Procès Eichmann*¹⁵ et *Le Drame des Juifs européens*¹⁶, que Rassinier va au bout de la négation. Tous deux sont parus aux éditions des Sept couleurs, maison d'édition fondée après la guerre par Maurice Bardèche, et portant le nom d'un roman de Robert Brasillach, son beau-frère, qui fut constitué par l'extrême droite comme le martyr du « Résistantisme » à la suite de son exécution en 1945 pour faits de collaboration avec l'occupant nazi.

Parus sous le signe de l'extrême droite, les livres de Rassinier sur les camps de concentration ont connu une étrange postérité, suivant le parcours inverse de leur auteur, puisqu'ils sont réédités, à partir de 1979, par une maison d'édition d'extrême gauche, La Vieille Taupe, qui parvient à les tirer de la « conspiration du silence ». L'année précédente, un disciple de Paul Rassinier, Robert Faurisson, maître de conférences en littérature française du xx^e siècle à l'université de Lyon, avait en effet réussi à saisir la presse de ses thèses négationnistes et à faire naître le scandale public qui assura à Rassinier la triste renommée qu'il n'avait pas su acquérir de son vivant¹⁷.

Bien que toutes deux centrées sur le personnage de Rassinier, les approches que mettent en œuvre Brayard et Fresco pour étudier la genèse du phénomène négationniste sont très différentes : l'une, choisie par Brayard, se donne pour objectif de faire « l'archéologie d'une pensée », d'analyser les rouages du discours négationniste et les conditions de sa réception, dans une démarche qui relève de l'histoire des idées ; l'autre, adoptée par Fresco, ancre une enquête biographique très fouillée dans une perspective d'histoire sociale. Loin d'être arbitraire ou purement formelle, cette différence entre les deux démarches – qu'expriment bien les titres de leurs ouvrages respectifs : *Comment l'idée vint à M. Rassinier*¹⁸ et *Fabrication d'un antisémite*¹⁹ – implique non seulement deux modes distincts de construction de l'objet mais aussi des divergences dans l'explication même du phénomène. L'opposition histoire des idées *versus* biographie ne rend d'ailleurs pas complètement compte de ces divergences, car de même que Fresco cherche aussi la clé du problème dans le discours d'autorévision de Rassinier et dans son antisémitisme, Brayard ne se prive ni de l'hypothèse psychologique sur la culpabilité du déporté ayant bénéficié de privilèges, ni de l'expérience singulière qu'a faite Rassinier des

13. Sont notamment parus en allemand : *Die Lüge des Odysseus*, Wiesbaden, Priester Verlag, 1960 ; *Was nur, Odysseus ?*, Wiesbaden, Priester Verlag, 1960.

14. P. RASSINIER, *Ulysse trahi par les siens*, Paris, Librairie française, 1961.

15. ID., *Le Véritable Procès Eichmann ou les vainqueurs incorrigibles*, Paris, Sept couleurs, 1962.

16. ID., *Le Drame des Juifs européens*, Paris, Sept couleurs, 1964.

17. Rassinier meurt en 1967.

18. BRAYARD, 1996.

19. FRESCO, 1999.

camps de concentration, où il a passé la majeure partie du temps à l'infirmerie, avant d'être affecté au service personnel d'un S.S. dont il cirait les bottes au sens propre du terme : expérience atypique qu'il va cependant s'employer à généraliser. Mais en fait, Brayard commence là où Fresco achève sa biographie. Pour le premier, la genèse du révisionnisme s'inscrit dans une conjoncture intellectuelle particulière qui rend ce discours possible en marge des courants dominants ; pour la seconde, qui rappelle que la particularité du négationnisme français réside dans son ancrage à l'extrême gauche, elle tient dans la trajectoire improbable de ce militant de la gauche pacifiste. Si dans les deux démarches l'analyse du discours de Rassinier occupe à juste titre une place essentielle, Brayard privilégie le discours à prétention historique, celui sur les camps de concentration, qu'il confronte systématiquement avec les sources, documents et témoignages qui étaient accessibles à la même époque, montrant dans le détail le travail de distorsion, de manipulation des chiffres, de mise en doute des témoignages, tandis que Fresco recherche les figures de la distorsion dans l'autorévision que n'a cessé de pratiquer Rassinier, opposant à l'autobiographie mythique que s'est construite ce mégalomane la plus triste réalité de sa trajectoire de raté, et corrigeant ainsi nombre d'erreurs reprises par des chercheurs (par exemple, sur la date d'adhésion de Rassinier à la Résistance, plus tardive qu'il ne l'a affirmé).

À partir d'archives locales, de témoignages oraux et d'un dépouillement de la presse locale, Fresco nous introduit au cœur de l'histoire très particulière du Territoire de Belfort, département frontalier entre l'Alsace et la Franche-Comté qui a échappé à l'annexion allemande en 1871 et connu un fort développement économique, dans le secret des conditions de formation et de vie d'un instituteur de province dans l'entre-deux-guerres, dans l'espace des possibles et des pensables politiques de cette époque, et enfin dans les coulisses de la vie politique locale, où tout se joue en famille, ou entre gens qui se connaissent trop bien. Le père de Paul Rassinier, cultivateur aisé, conservateur – il collabore à *L'Alsace* et à *La Croix de Belfort* – en lutte contre les radicaux locaux (représentés par *La Frontière*), se présente au sortir de la Grande Guerre sur une liste communiste, et, en 1922, il est élu – avec les voix de la droite, pour faire pièce au candidat radical – conseiller général du Territoire de Belfort. Il conservera son siège de conseiller jusqu'à sa mort en 1942. C'est au moment où, à la suite de Ludovic Oscar Frossard, Joseph Rassinier quitte le parti communiste pour rejoindre la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO) que son fils Paul y adhère. Qu'il soit affilié au parti communiste ou, plus tard, à la SFIO, Paul Rassinier fut toute sa vie, à l'instar de son père, en concurrence avec le représentant radical-socialiste, Pierre Dreyfus-Schmidt, qui était tout ce qu'il n'était pas, bourgeois, lycéen, bachelier, licencié en droit et en sciences politiques avant de devenir avocat, secrétaire de la Fédération radicale du Territoire et adjoint du maire de Belfort à vingt-sept ans, maire et conseiller général du département à trente-trois ans. C'est contre lui qu'après la guerre, Paul Rassinier devait connaître sa plus cuisante défaite, la perte de son siège de député qui le conduisit à quitter le Territoire de Belfort. Et c'est contre lui qu'il allait, pour la première fois, tenir des propos ouvertement antisémites en public. Second, Paul Rassinier l'aura été tout le temps et partout. Second derrière son père – lui-même second derrière son frère

qui avait hérité de la ferme familiale et qui fut élu maire de Charmois dès 1919 –, Paul ne put même pas jouir de ses droits d'aînesse, puisque c'est son frère cadet qui hérita de la ferme familiale et qui succéda au père comme conseiller général après la guerre. De son père, Paul n'hérita, en définitive, que de la position de second et de la frustration structurelle qui l'accompagnait. Sa reconversion intellectuelle n'était pas plus à la mesure de son ambition. Il enviait ainsi son plus jeune frère, qui était promis à l'enseignement secondaire et à la médecine (il décéda prématurément), alors que pour lui, Paul, on s'était contenté du *cursus* primaire qui menait à l'École normale d'instituteurs. Son sentiment d'illégitimité, hérité de son père, trouva à s'incarner dans son échec à l'examen du brevet supérieur et, à la suite de l'intervention en haut lieu de son oncle, au passe-droit qui lui assura malgré cet échec sa nomination en tant qu'instituteur. Le premier acte public de Rassinier, son premier écrit, consista à dénoncer ce passe-droit qu'il affirmait n'avoir pas demandé. Ce désaveu lui fut-il imposé par le parti communiste ? Il est en tout cas surprenant que Fresco n'en fasse pas l'hypothèse. En politique également, Rassinier ne cessa jamais d'être le second : second d'Henri Jacob, responsable communiste du rayon de Belfort, avec lequel il fut exclu, instituteur de province face aux intellectuels parisiens qui animent les petits groupes d'extrême gauche (Souvarine, ou encore l'équipe de *La Révolution prolétarienne*), second enfin derrière le secrétaire de la Fédération socialiste du Territoire de Belfort, Naegelen, au désistement duquel il dut sa courte expérience de député.

Est-ce que, comme l'affirme Fresco, Rassinier ne serait pas devenu antisémite sans son échec politique à son retour de déportation ? Cet échec cristallise en tout cas le ressentiment social accumulé de cet homme de quarante et un ans, qui est un homme brisé. Fresco a traqué les bruissements antisémites au sein de la gauche communiste et socialiste, notamment le courant pacifiste paul-fauriste opposé à Léon Blum, et qui accuse les Juifs d'être responsables du déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale, bruissements qui résonnent sans doute d'autant mieux chez ce fils d'un collaborateur d'une édition locale de *La Croix*, où attaques et caricatures antisémites s'étaient sans pudeur au tournant du siècle (or, pointe Fresco, ce sont parfois les mêmes caricatures qui sont reprises par la presse communiste pour désigner le complot capitaliste). Elle a sans doute aussi raison d'insister sur la rhétorique de la dénonciation que Rassinier a apprise sur les bancs du parti communiste (théorie du complot, dénonciation du capitalisme mondial, etc.) – mais aussi de la vie politique locale. Si ses efforts ne sont pas toujours couronnés de succès, et s'il travaille trop vite, Rassinier est un travailleur acharné, et avant tout un journaliste. Un journaliste d'opinion, non d'information. Et malgré la forte rupture qu'entraînent la retraite et l'abandon de la politique, puis le départ du Territoire, journaliste il reste, avec des prétentions intellectuelles encore plus affirmées.

L'histoire intellectuelle, pour laquelle a opté Brayard, fournit une des clés de la genèse de « l'idée » négationniste. Au moment où David Rousset lançait un appel « au secours des déportés dans les camps soviétiques²⁰ » et tentait d'établir un

20. *Le Figaro littéraire*, 12 nov. 1949.

parallèle avec les camps nazis, Jean-Paul Sartre et Maurice Merleau-Ponty, représentants du courant existentialiste alors dominant dans le champ intellectuel, cosignèrent dans *Les Temps modernes* une analyse qui faisait des chambres à gaz la preuve de la différence de nature entre les deux systèmes concentrationnaires : « à partir du moment où furent établies les chambres à gaz, personne ne pouvait croire qu'il s'agît, même en intention, de rééduquer²¹ », écrivaient-ils. Dès lors, la dénégation de l'intention exterminatrice du régime nazi devenait un des principaux moyens de réfuter cette thèse. Car Rassinier, ancien déporté « privilégié », a commencé d'abord par contester les exagérations des récits de déportation et les affirmations fausses, qu'il a mises sur le compte du complexe du mensonge d'Ulysse : « L'humanité a besoin de merveilleux dans le mauvais comme dans le bon. [...] chacun ajoute à sa propre odyssee sans se rendre compte que la réalité se suffit déjà largement à elle-même²². » D'abord, il s'était contenté d'une note, ajoutée après coup dans *Passage de la ligne*, où il niait seulement – et à juste titre – l'existence de chambres à gaz à Buchenwald et à Dora. Mais c'est un souci de politique internationale, en particulier le risque d'une prochaine guerre, qui guide ce pacifiste endurci, pour qui le procès de Nuremberg est l'équivalent du traité de Versailles. Dans *Le Mensonge d'Ulysse*, il revient sur la question des chambres à gaz. Sans nier leur existence, il cherche à minimiser le phénomène, mettant en doute à la fois son ampleur et la responsabilité de l'État. Il laisse entendre que les chambres à gaz auraient peut-être eu comme destination première la fabrication de matière colorante, et que « l'utilisation qui en a été faite dans certains cas relève d'un ou deux fous parmi les S.S. et d'une ou deux bureaucraties concentrationnaires pour leur complaire, ou *vice versa*, par une ou deux bureaucraties concentrationnaires, avec la complicité, achetée ou non, d'un ou deux S.S. particulièrement sadiques²³ ». Dans la théorie universelle de la répression que développe Rassinier, les camps de concentration nazis sont comparables aux bagnes, le travail est un des rouages de la répression, et la dégradation des conditions de vie n'est pas due au système répressif lui-même, mais à un groupe bien particulier : les kapos, qu'il identifie aux chaouchs. Là encore, Rassinier généralise son expérience particulière.

Les doutes de Rassinier se trouvent propulsés sur le devant de la scène du fait de la préface qu'il a demandée à l'écrivain et pamphlétaire Albert Paraz, admirateur de Louis-Ferdinand Céline, à la réhabilitation duquel il œuvre depuis la fin de la guerre. Paraz s'était en effet mépris (ou avait feint de se méprendre) à la lecture du texte : il avait d'abord cru que Rassinier niait l'existence des chambres à gaz. Or l'idée que Rassinier a nié l'existence des chambres à gaz est reprise lors d'un débat à l'Assemblée à propos de la loi d'amnistie qui est sur le point d'être votée, assurant une singulière publicité à cette méprise. Car c'est bien de publicité qu'il s'agit. La

21. Jean-Paul SARTRE et Maurice MERLEAU-PONTY, « Les jours de notre vie », *Les Temps modernes*, janv. 1950, p. 1160. Cité in BRAYARD, 1996, p. 95-96.

22. P. RASSINIER, *op. cit.*, *supra* n. 8, p. 45-46. Cité in BRAYARD, 1996, p. 35.

23. ID., *op. cit.*, *supra* n. 7, p. 138-139. Cité in BRAYARD, 1996, p. 108.

correspondance entre Rassinier et Paraz, sur laquelle se fonde Brayard, révèle les stratégies éditoriales de cet homme en mal de reconnaissance – le scandale en est une –, et qui trouvera enfin à l'extrême droite l'audience qu'il a tant recherchée. L'ancien déporté isolé, malade et désocialisé, a-t-il été manipulé par cette extrême droite soucieuse de se dédouaner ? En tout cas, si manipulation il y a, c'est avec le consentement et l'entière complicité de celui-ci, prêt à toutes les compromissions pour parvenir à ses buts éditoriaux, et qui ne refuse ni l'aide de Maurice Bardèche, délégué français au premier rassemblement international des néofascistes européens qui s'est tenu à Malmö en 1951, ni celle d'Henry Coston, de même qu'il ne rechigne pas à porter la bonne parole devant le public des anciens nazis. L'acharnement avec lequel Rassinier passa le dernier tiers de sa vie à démentir les témoignages sur les chambres à gaz, notamment le rapport du S.S. Kurt Gerstein, qui avait assisté à un gazage au camp de Belzec, ne laisse pas de surprendre. Mais plus étonnante encore est la négligence de ce polémiste qui s'était autoproclamé historien et qui, tout en criant haut et fort son souci de vérité et de preuve, ne devait découvrir que dix ans après avoir livré ses doutes au public (et bien qu'il ait réédité entre-temps *Le Mensonge d'Ulysse*) l'existence du protocole de Wannsee de janvier 1942, où furent énoncées les modalités de mise en œuvre de la « solution finale », alors que Léon Poliakov l'avait rendu publique dès 1951 dans son *Bréviaire de la haine. Le III^e Reich et les Juifs*²⁴. Ce document, qui contredit sa thèse sur l'irresponsabilité de l'État, n'est au contraire pour lui qu'une pièce de plus à réfuter. « N'auriez-vous pas par hasard l'habitude de lire en pensant, ou plutôt en suivant le fil d'une idée ? Ça arrive et, dans ce cas, on croit généralement avoir lu chez les autres ce qu'on s'attend à y trouver²⁵ », écrivait Rassinier à Paraz en 1950. Comme le dit Brayard, « il parlait sans doute d'expérience²⁶... »

La complémentarité des deux approches présentées ici ne fait pas de doute. La biographie de Fresco restitue le personnage à la fois dans ce qu'il a de représentatif et dans la singularité de sa trajectoire, apportant des précisions et des rectifications importantes, mais on peut lui reprocher certaines longueurs et une tendance à parfois surinterpréter des sources trop rares (c'est la difficulté de travailler sur des inconnus). La richesse des analyses, parfois trop poussées, fait en outre qu'on a du mal à apprécier le poids relatif des différents facteurs explicatifs. Si l'objectif était de comprendre comment on devient antisémite, il a été atteint. Mais la naissance de l'idée négationniste devait être resituée dans le contexte intellectuel de l'après-guerre et dans les conditions de sa diffusion et de sa réception. Certes, Fresco pouvait faire l'économie de cette analyse dans la mesure où elle avait déjà été fort bien faite par Brayard.

L'enquête d'Igounet, menée dans le cadre d'une thèse de doctorat de l'Institut d'études politiques de Paris, adopte quant à elle une démarche classique d'histoire des idées politiques, qui se fonde sur le dépouillement de la presse d'extrême

24. POLIAKOV, 1951.

25. P. Rassinier, Lettre inédite à Paraz, citée in BRAYARD, 1996, p. 296.

26. BRAYARD, 1996, p. 296.

droite et de celle de l'ultra-gauche, sur des archives privées et sur des entretiens avec les principales figures du négationnisme, Maurice Bardèche, Robert Faurisson, Roger Garaudy, Pierre Guillaume, Henri Roques, ainsi qu'avec l'ancien négationniste repentant Jean-Claude Pressac. Elle vise à faire apparaître l'articulation entre les trois composantes idéologiques du discours négationniste que sont l'antisionisme, l'antisémitisme et l'anticommunisme. Soucieuse de rendre compte de la spécificité française du négationnisme, elle nous introduit à la fois dans le monde des organisations d'extrême droite (Europe-Action, Occident, la Fédération d'action nationale et européenne ou FANE, le Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne ou GRECE, le Front national, etc.) et dans celui des groupuscules de l'ultra-gauche (les différents courants anarchistes, la Vieille Taupe, les bordiguistes, etc.), en proposant une périodisation de l'histoire du négationnisme en quatre étapes, qui correspondent à quatre générations.

La première période, qui va de 1948 à 1967, est celle de la génération des témoins directs, comme Bardèche et Rassinier. Selon Igounet, c'est Bardèche et non Rassinier l'initiateur du négationnisme. Si l'affirmation paraît un peu exagérée dans la mesure où Bardèche s'est contenté d'instrumentaliser le discours de Rassinier, et que son journal *Défense de l'Occident* n'est devenu qu'à la fin des années 1950 un des principaux vecteurs de diffusion du négationnisme, elle a le mérite d'ancrer l'idée négationniste et sa diffusion dans le contexte de la légende des vaincus de la Seconde Guerre mondiale. On peut regretter, d'ailleurs, que l'auteur n'ait pas poussé plus loin cette approche initiale : ainsi l'argument selon lequel les Juifs seraient responsables de la Seconde Guerre mondiale, largement présent dans le discours des collaborationnistes pendant la guerre, est en fait directement issu du mouvement néopacifiste de droite des années 1930, qui s'opposait aux sanctions prononcées par la Société des nations contre l'Italie mussolinienne à la suite de l'invasion de l'Éthiopie et à toute intervention française en faveur des républicains pendant la guerre d'Espagne ; on le retrouve aussi dans le courant pacifiste paul-fauriste, comme l'a pointé Fresco. Dans cette partie, l'auteur livre des éléments sur l'activisme fasciste de Bardèche après la guerre et complète les travaux existant sur Rassinier par l'étude de ses rapports avec la Fédération anarchiste jusqu'à son exclusion en 1960. Mais c'est plus dans l'analyse des périodes suivantes que réside l'apport de ce livre.

L'année 1967, marquée par la mort de Rassinier et par la guerre des Six Jours en Israël, constitue un tournant. Jusque-là, l'extrême droite restait divisée sur la question israélienne et palestinienne. L'arrivée de François Duprat dans l'équipe de *Défense de l'Occident* engage la revue de Bardèche dans une voie nettement antisémite et antisioniste, sur laquelle le négationnisme va proliférer. La défense de la cause palestinienne est désormais le prétexte d'un antisionisme virulent, nourri d'antisémitisme. Né en 1941, Duprat, qui devient un des principaux passeurs idéologiques entre le Front national et des groupements néofascistes comme les Groupes nationalistes révolutionnaires, appartient, à l'instar de Roques (né en 1920) et de Faurisson (né en 1929), à la nouvelle génération des négationnistes. Ces derniers ne vont cependant se révéler au grand jour que dans la troisième période qu'inaugure « l'affaire Faurisson » en 1978.

Cette année-là, François Duprat trouve la mort dans l'explosion de sa voiture. Tandis que le Front national s'institutionnalise et se restructure, c'est du côté de l'ultra-gauche anticommuniste que le nouveau prophète du négationnisme, Robert Faurisson, recueille ses meilleurs appuis. La librairie de La Vieille Taupe, dirigée par Pierre Guillaume, a en effet réédité les essais de Paul Rassinier ainsi qu'un texte d'inspiration bordiguiste, *Auschwitz ou le grand alibi*²⁷, qui, sans nier la réalité du génocide juif, veut y voir le simple résultat de la logique capitaliste poussée à son extrême – occultant ainsi la spécificité de la politique exterminationniste nazie, au service de laquelle ont été mis les moyens techniques les plus modernes – et qui dénonce l'antifascisme comme un prétexte pour justifier les impérialismes américain et soviétique. Néanmoins, le ralliement de Guillaume aux thèses négationnistes de Faurisson entraîne rapidement une scission au sein du groupe de La Vieille Taupe.

Maître de conférences de littérature française du xx^e siècle à l'université de Lyon II, Faurisson se présente comme un spécialiste de la critique des textes. Après avoir « démystifié » Lautréamont et Rimbaud, il s'attaque aux « légendes » historiques, celle des chambres à gaz tout particulièrement, à la suite du révisionniste américain Arthur Butz, auteur de *L'Imposture du xx^e siècle*²⁸, dont il a préfacé la traduction française. Sous ce rapport, on eût d'ailleurs aimé en savoir plus sur la réception du négationnisme américain en France et sur les relations entre négationnistes français et étrangers en général²⁹. C'est lors d'un colloque à Lyon sur les églises pendant la Deuxième Guerre mondiale que Faurisson rend publiques ses convictions négationnistes : le génocide et le principal moyen de sa mise en œuvre, les chambres à gaz, seraient une « invention » d'origine sioniste qui a eu « des retombées politico-financières dont l'État d'Israël est le principale bénéficiaire³⁰ ». Pour étayer cette affirmation, Faurisson a mené des recherches dans les archives d'Auschwitz, assisté du pharmacien Jean-Claude Pressac, qu'il reniera cependant quand celui-ci aboutira, après avoir étudié tous les plans d'Auschwitz-Birkenau et dépouillé des masses d'archives, à la conclusion contraire à celle de son maître, à savoir l'évidence irréfutable de l'existence des chambres à gaz comme instrument de meurtre.

L'occasion d'une plus ample percée médiatique fut donnée à Faurisson en 1978, après la publication dans *L'Express* d'un entretien avec l'ancien commissaire aux Questions juives du régime de Vichy, Louis Darquier de Pellepoix, sous le titre « À Auschwitz, on n'a gazé que les poux³¹ ». Une semaine plus tard, un entretien avec Faurisson paraissait dans *Le Matin*, titré « Les chambre à gaz : ça n'existe pas³² ». C'est lors de son passage sur Europe 1³³ que Guillaume devait découvrir le nouveau

27. *Auschwitz ou le grand alibi*, Paris, La Vieille Taupe, 1970 (texte anonyme).

28. Arthur R. BUTZ, *The Hoax of the twentieth century. A case against the presumed extermination of European Jewry*, Richmond, Surrey (U.K.), Historical Review Press, 1976.

29. Sur le négationnisme américain, voir LIPSTADT, 1993.

30. Cité in IGOUNET, 2000, p. 206.

31. *L'Express*, 28 oct. 1978.

32. *Le Matin*, 1^{er} nov. 1978.

33. Émission d'Ivan Levaï, 17 déc. 1980.

prophète du révisionnisme. Tandis qu'à l'extrême gauche, la Vieille Taupe se fait l'avocate de Faurisson, bientôt suivie du célèbre linguiste américain Noam Chomsky, qui signe une pétition en sa faveur au nom de la liberté d'expression (pétition lancée par le négationniste Mark Weber), ses thèses négationnistes sont reprises et diffusées par la presse d'extrême droite. L'enquête d'Igounet révèle les liens que le Front national maintient avec l'extrême droite la plus radicale même pendant les périodes où il cherche à asseoir sa respectabilité, et montre la banalisation de la négation qui s'effectue par petites touches, prudemment, dans diverses déclarations du *leader* du Front national ou dans la presse d'extrême droite.

En 1985, l'ingénieur agronome Henri Roques, sympathisant du Front national, soutient à l'université de Nantes sa thèse, entreprise sur le conseil de Faurisson, sur les différentes versions du témoignage de Kurt Gerstein. La soutenance est annulée quelques mois plus tard pour irrégularités administratives. Le jury était composé de Jean-Claude Rivière, professeur de lettres à l'université de Nantes, ancien militant d'extrême droite, fondateur du GRECE, Jean-Paul Allard, professeur de littérature allemande à Lyon III, qui a aussi été membre du GRECE, et Pierre Zind, professeur de science de l'éducation à Lyon II. Selon Igounet, la filiation du GRECE avec Europe-Action pourrait expliquer qu'il ait constitué un des relais du négationnisme.

L'affaire que soulève la thèse de Roques ouvre la dernière période. Celle-ci est marquée par de nouvelles polémiques, que suscitent les prises de position négationnistes de l'économiste Bernard Notin et de Roger Garaudy³⁴, les procès historiques de Klaus Barbie et de Maurice Papon, la législation antirévisionniste (la loi Gayssot³⁵) et le recours aux nouvelles technologies pour la diffusion des thèses négationnistes, qui favorise la formation d'une « internationale négationniste ».

En proposant cette vaste fresque des milieux qui se sont faits le relais des idées négationnistes, Igounet apporte une importante contribution à l'histoire du phénomène. Tout au long de cette enquête courageuse et très fouillée, l'auteur démontre minutieusement et avec force sa thèse principale selon laquelle le négationnisme est une métamorphose moderne de l'antisémitisme. On fera cependant quelques réserves sur la forme et sur l'approche. Si le choix d'un plan chronologique se justifiait pleinement du fait de la spécificité des enjeux politiques propres à chacune des périodes étudiées, il est regrettable que son application un peu trop stricte induise des répétitions et se fasse parfois au détriment de la clarté de l'exposé (il eût, par exemple, été plus judicieux de traiter la trajectoire de Faurisson dans la troisième partie, au moment où il émerge au grand jour, plutôt que de la scinder entre la deuxième et la troisième partie), sans pour autant éviter les pièges de la téléologie, ainsi que l'indique le titre de la deuxième partie : « En attendant un nouveau messie. » Par ailleurs, en s'en tenant à la stricte histoire des idées politiques, la démarche d'Igounet occulte les enjeux intellectuels et éditoriaux tels qu'a pu les étudier Brayard, ou les effets de trajectoire qu'a mis en valeur Fresco, ce qui lui confère un caractère plus descriptif qu'explicatif. De ce fait, elle exclut

34. Voir TAGUIEFF, 1996.

35. Voir TROPER, 1999.

aussi de son champ de réflexion des questions telles que celle de la rivalité entre témoins et historiens à propos du monopole de la vérité sur la Deuxième Guerre mondiale, qui marque la dernière période étudiée : la réception du livre de Pressac³⁶ eut constitué un cas d'étude précieux sur ce sujet qui, certes, dépasse le négationnisme, mais qui est néanmoins central pour comprendre l'intérêt qu'a pu susciter ce courant marginal auprès des intellectuels en général et des historiens en particulier.

En définitive, et pour conclure, des trois approches du phénomène négationniste présentées ici, celle de Brayard nous a paru la plus novatrice par rapport aux analyses très suggestives de Vidal-Naquet. C'est elle qui rend le mieux compte de la particularité de ce phénomène en le ramenant à ce qu'il est, à savoir la manifestation du raisonnement idéologique pur poussé à son extrême dans le déni de la réalité : il a en effet montré comment, d'une volonté de minimiser une vérité gênante pour des raisons idéologiques, on « glisse » vers la négation de son existence et la justification pseudo-scientifique de cette contre-vérité, et surtout comment ce processus est le résultat d'une construction non pas individuelle mais collective, prise dans un espace des possibles et des pensables à un moment historique donné.

Gisèle SAPIRO
Centre national de la recherche scientifique,
Centre de sociologie européenne,
54, boulevard Raspail,
F-75006 Paris
(août 2000).

36. PRESSAC, 1993.

LISTE DES RÉFÉRENCES

- BRAYARD (Florent), 1996, *Comment l'idée vint à M. Rassinier. Naissance du révisionnisme*, préf. de Pierre VIDAL-NAQUET, Paris, Fayard (Pour une histoire du XX^e siècle).
- FINKIELKRAUT (Alain), 1982, *L'Avenir d'une négation*, Paris, Seuil.
- FRESCO (Nadine), 1980, « Les redresseurs de morts. Chambres à gaz : la bonne nouvelle. Comment on révisé l'histoire », *Les Temps modernes*, juin, p. 2150-2211.
- FRESCO (N.), 1999, *Fabrication d'un antisémite*, Paris, Seuil (La Librairie du XX^e siècle).
- IGOUNET (Valérie), 2000, *Histoire du négationnisme en France*, Paris, Seuil (XX^e Siècle).
- LIPSTADT (Deborah), 1993, *Denying the Holocaust. The growing assault on truth and memory*, New York, NY, The Free Press.
- « Négationnisme et révisionnisme », 1991, *Relations internationales*, n^o spéc., 65, printemps, p. 3-93.
- POLIAKOV (Léon), 1951, *Bréviaire de la haine. Le III^e Reich et les Juifs*, Paris, Calmann-Lévy.
- PRESSAC (Jean-Claude), 1993, *Les Crématoires d'Auschwitz. La machinerie du meurtre de masse*, Paris, CNRS Éditions (Histoire du XX^e siècle).
- TAGUIEFF (Pierre-André), 1996, « L'abbé Pierre et Roger Garaudy. Négationnisme, antijudaïsme, antisionisme », *Esprit*, août-sept., p. 205-216.
- TROPER (Michel), 1999, « La loi Gayssot et la constitution », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 6, nov.-déc., p. 1239-1257.
- VIDAL-NAQUET (Pierre), 1980, « Un Eichmann de papier », *Esprit*, sept., p. 8-52.
- VIDAL-NAQUET (P.), 1987, *Les Assassins de la mémoire. « Un Eichmann de papier » et autres essais sur le révisionnisme*, Paris, La Découverte (Cahiers libres).
- WELLERS (Georges), 1979, *La Solution finale et la mythomanie néonazie*, Paris, Centre de documentation juive contemporaine de Paris.